

GIDE, André, *Éloges*. Paris. Fayard, 1001 nuits. 2026. 117 pages.

C'est en 1948, dans la maison d'édition suisse, Ides et Calendes, connue pour le soin apporté à ses livres, qu'André Gide (1869-1951), un des fondateurs de la NRF, publia *Éloges*, ressorti aux 1001 nuits. Il y fait l'éloge de quatorze écrivains décédés, qu'il a connus pour la plupart et dont il avait été plus ou moins proche, jusqu'à une indéfectible amitié avec certains.

Gide suit un ordre quasi chronologique. Il commence par les deux météores de la poésie française de la fin du XIXe siècle, Lautréamont (1846-1870), sorti de l'obscurité par les surréalistes, et Arthur Rimbaud (1854-1891), le premier étant « avec Rimbaud, plus que Rimbaud peut-être, le maître des écluses pour la littérature de demain » (p. 21). Puis, vient Conrad (1857-1924), « l'aîné de mes amis », avec lequel il a entretenu une correspondance jusqu'à sa mort. Suit Jacques Rivière (1886-1970), beau-frère d'Alain Fournier qui fut un des fondateurs de la NRF, en 1908. Gide insiste sur le fait qu'il ne fut en rien son « disciple », mais « peut-être le plus jeune » de ses amis. Il évoque ensuite l'écrivain belge flamand symboliste, Émile Verhaeren (1855-1916) dont il loue la qualité d'accueil, « il ne se refusait à rien » (p. 43), le cœur poétique et la conscience sociale. Il connut Arnold Bennett (1867-1931), écrivain anglais naturaliste opposé au courant moderniste incarné alors par Virginia Woolf, car il participa à l'édition, chez Gallimard en 1931, de ses *Contes de Bonnes Femmes* parus à Londres en 1908, contes qui lui valurent alors une grande notoriété en Angleterre.

Gide parle avec émotion d'Eugène Dabit (1898-1936), soutenu par Martin du Gard et auquel Céline dédia *Bagatelles pour un massacre* en 1937. Poète marqué par la guerre et auteur d'*Hôtel du Nord* (1929) – que Marcel Carné adapta au cinéma en 1938 avec le succès que l'on sait – Dabit accompagna Gide en Russie et mourut à Sébastopol d'une scarlatine. Gide n'a pas la même proximité avec l'autre écrivain « sorti du peuple » (p. 62), Charles-Louis Philippe (1874-1909), dont le livre qui fit sa réputation, *Bubu de Montparnasse* (1901) a connu de nombreuses rééditions.

Avec le poète Francis Jammes (1868-1938), admiré par Rainer Maria Rilke et dont Brassens a mis en musique *la Prière* en 1965, Gide manifeste plus que de la réserve ; il souligne sa « suffisance », allant jusqu'à la « condescendance » dans un article consacré à Charles-Louis Philippe que Gide ne publia pas. De plus, Jammes était revenu à la foi de son enfance, et cela bloquait totalement Gide, même chose avec Henri Ghéon (1875-1944), qui avait aussi participé à la création de la NRF et avec lequel il s'était senti auparavant en « parfait accord » : il ne fut pas capable de relations avec le tertiaire dominicain qu'était devenu Ghéon...

Le sommet du livre est consacré à son vieil ami, Paul Valéry (1871-1945) qu'il connaissait depuis 1891. Il fait le portrait de l'homme, il analyse son œuvre, tout en décrivant leur relation. Les trois éloges suivants paraissent comparativement un peu fades, malgré toute l'amitié qu'il avoue pour l'auteur suisse, C.-F. Ramuz (1878-1947) dont il admire la probité, ainsi que pour le philosophe, Bernard Groethuysen (1880-1948) dont il souligne la générosité. Quant à Antonin Arthaud (1896-1948), il décrit un « spectacle prodigieux » dont il admire la fulgurance.

À la lecture du livre, on ne peut éviter de sentir l'écart temporel qui nous sépare de Gide, et qu'on relève dès le début, lorsqu'il cite Valéry affirmant en 1891 : « Dans cinquante ans on lui élèvera des statues » (p. 17), en parlant de Rimbaud... que les générations d'après-guerre (la seconde !) étudiaient en classe. Cela nous pousse à réfléchir à la décantation que nécessite toute œuvre pour s'inscrire dans la durée. Il

est d'ailleurs instructif de faire le compte des auteurs cités dans *Éloges* que nous n'avons pas lus, certains nous étant même inconnus comme Bennett. Notons que Gide manifeste dans ces différents hommages – mis à part le quasi-règlement de comptes pour Jammes – outre une juste évaluation des qualités littéraires des uns et des autres, beaucoup de bienveillance, d'ouverture, et un grand sens de l'amitié. Et remercions-le pour les quelques pistes de lecture qu'il nous offre.

Citations

« Je crois, dans la pénible époque actuelle (...), que l'individualisme outrancier que nous enseigne Rimbaud, cet incomparable ferment, doit être tenu en réserve et qu'il y aurait autant d'imprudence à chercher à le supprimer qu'à lui accorder aujourd'hui libre jeu. » Rimbaud, p. 21.

« Nul n'avait plus sauvagement vécu que Conrad ; nul ensuite n'avait soumis la vie à une aussi patiente, consciente et savante transmutation d'art. » Conrad, p. 27.

« J'ai touché le dernier fond de l'amitié humaine où il y a une sorte d'abjuration de soi et de préférence dévorante pour autrui. » Rivière, lettre à Gide de 1912, p. 35.

« Son activité, désintéressée de la chose publique, s'exerçait dans un domaine réservé, indifférent aux événements, mais où se jouent à notre insu nos destinées. « Les événements m'ennuient » disait-il. « Les événements sont l'écume des choses. C'est la mer qui m'intéresse. C'est dans la mer qu'on pêche ; c'est sur elle que l'on navigue ; c'est en elle que l'on plonge...

Et nul n'a plongé plus avant. » Valéry, p. 85